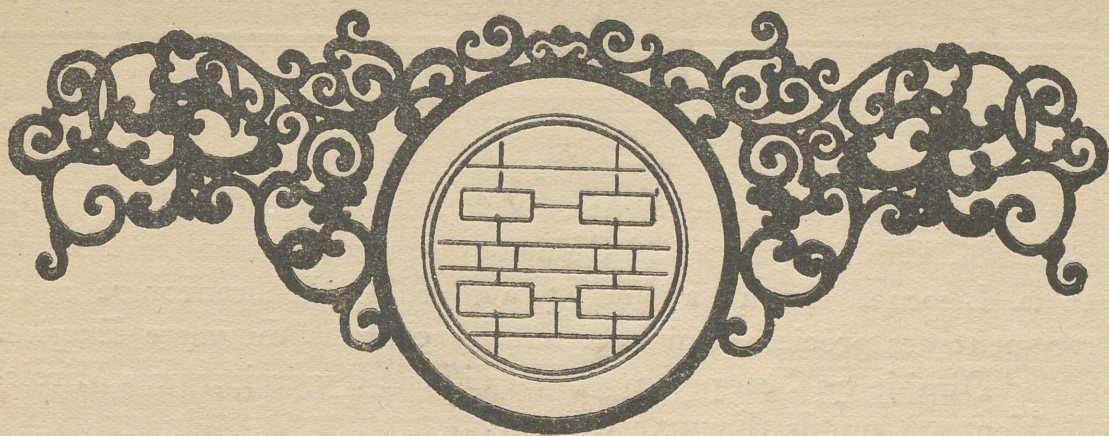




LA TORTUE

(CONTE CHINOIS)



Shiu-Hing, en Chine, rue du caractère *dia*, j'avais pour voisin un « Miroir-du-Vent. »

Est ainsi appelé quiconque exerce la profession de Prospecteur ; c'est-à-dire qui, moyennant une mince rétribution, recherche dans les mains et sur la figure de ses semblables les veines du bonheur.

Les Chinois, gens fort pratiques, estiment, en effet, que tout homme, pour agir avec plus d'assurance, doit savoir, à l'avance, s'il a la veine.

Nous, au contraire, fort présomptueux, agissons à l'aveuglette et quand, par hasard, nous réussissons, les timides envieux ne manquent pas de signaler en nous, la présence de la veine en s'exclamant : Ah ! le Veinard !

Vous comprenez, maintenant, pourquoi en Chine il y a des gens qui font métier de prospecter des veines.

Doit-on les appeler menteurs, hâbleurs, etc. ? Pas du tout !

Du besoin naît la fonction ! Ces Prospecteurs sont nés du désir qu'a tout Chinois de savoir les choses à l'avance.

Ceci explique l'assurance, parfois audacieuse, avec laquelle les fils de « Han » entreprennent et mènent à bonne fin des affaires qui déroutent les plus sages prévisions.

Cette audace leur vient d'un « Miroir-du-Vent ». En saine logique, ces « Miroirs » devraient coûter fort cher.

Hélas ! Explique ceci qui pourra, tous ces Prospecteurs, déceleurs de fortunes, inventeurs de trésors sont de pauvres hères que la reconnaissance des « Veinards » laisse dans la misère.

Si, dans l'histoire de Chine, on trouve souvent le Phœnix et la Licorne, il faut avouer qu'aujourd'hui l'on rencontre assez rarement ces précieux animaux sur les chemins du vaste Empire.

Dirai-je qu'il est presque aussi difficile d'y croiser un « Miroir-du-Vent » à qui la Fortune a souri ?

J'ai eu le bonheur d'habiter dans le voisinage de l'un d'eux. Laissez-moi vous dévoiler ici l'identité de l'astucieux maître dont les sages leçons lui permirent de réaliser ce tour de force.

Donc, à l'époque dont je vous parle, ce devin de Shiu-Hing, marchant en tête, devançait de plusieurs longueurs le troupeau de ceux qui courent après les rizières à vendre ou qui s'enquière des propriétaires de ces immeubles, volages comme nos femmes, qui veulent changer de maître.

Un jour ses confrères miséreux, lui rendant visite, l'interrogèrent avec force marques de respect sur la recette qui lui avait permis de serrer ainsi tant de richesses sous son aisselle.

Comme il allait leur répondre, l'attention de tous fut attirée par le bruit que fit, en tombant, une Tortue qui essayait de monter les degrés du salon :

— « Tenez, Confrères, leur dit le devin en riant aux éclats, voilà justement mon Maître. Vous voulez connaître le chemin qui m'a conduit aux richesses ? Demandez-le lui donc !

— Comment dites-vous, Confrère ?

— Je dis que tous ces biens que j'ai amassés en errant comme vous par le vaste monde, je les dois aux leçons fort sages de ce chélonien.

— Vous voulez dire, Confrère, que vous avez pratiqué la *divination par l'écaille de Tortue* ?

— Nullement.

— Alors, excusez, Confrère ; nous comprenons de moins en moins...

— Asseyez-vous, Confrères, et retenez bien ce que je vais vous dire :

Quand, serrant nos recettes sous l'aisselle, nous partons prospecter les mains et les visages, il faut, comme la tortue, avoir bon dos. Voyez comme il est solide, celui de mon Maître ! Dur comme fer, il résiste à tous les chocs. Sur ce dos peuvent, impunément, couler tous liquides, voire même toutes calomnies, tous

opprobres, choses, vous le savez, que l'on nous jette plus abondamment que sapèques !

J'ai reçu tout sur mon dos sans perdre ma sérénité.

La Tortue, vous venez de le voir, éprouve des difficultés inouïes à gravir les degrés ; or, vous savez que les portes des riches clients ont toutes des degrés élevés.

Pour y parvenir avec facilité, elle a besoin d'un secours étranger.

Avant de me présenter devant un de ces hauts portiques où riches salaires sont distribués, je cherchais un escabeau. Je m'adressais à un ami influent ou à un maître habile qui me remettait une carte portant son nom. Cette clé m'a ouvert beaucoup de portes.

Devant celles qui résistaient, j'appâtais d'abord la domesticité. Ils furent rares les riches seuils que je ne pus franchir !

Une fois le seuil passé, je faisais encore comme la Tortue.

Voyez-la : elle a franchi la porte, elle montre à peine sa tête, regarde à droite, à gauche, puis réfléchit ; allongeant un peu son cou, elle fait alors un pas, s'arrête encore pour juger du résultat de son audace ; si rien ne bouge, nouveau pas, puis nouvel arrêt. Enfin, toute crainte disparue, elle marche résolument pour, à la moindre alerte, serrer prudemment, sous sa carapace, pattes, tête et queue.

Elle ne fuit pas, mais restant à la place si laborieusement conquise, elle fait la morte, prête, si le danger s'évanouit, à pousser encore de l'avant. Elle a confiance en son dos ! Eh ! bien, Confrères, j'ai, comme elle, su allier le courage à la prudence ; j'ai été parfois obstiné mais jamais importun.

La Tortue, devant un obstacle, n'essaie pas de le franchir ; elle le flaire, l'apprécie et le contourne. Les pattes rasant le sol, elle ne peut tomber.

Mes pieds, Confrères, ont souvent rasé le sol ; car, sachez-le bien, rien ne déplaît tant aux riches que la vue de quelqu'un marchant haut et fier. Devant eux, j'ai été humble tout en restant toujours digne afin de ne pas exciter le rire méprisant de la domesticité. Cette engeance, vous ne l'ignorez pas, pèse toute marchandise à la légère ; or l'humilité mal pesée devient de l'obséquiosité.

Voilà, Confrères, l'escabeau qui m'a élevé jusqu'aux puissants.

Une fois hissé à leur hauteur, je me suis constamment souvenu que mon échafaudage était très fragile ; je me suis toujours senti faible à droite et en danger à gauche.

Ayant toujours, comme je vous l'ai dit, appâté à l'avance, je chassais après.

Je connaissais ainsi la voie suivie par mes riches clients, le but qu'ils désiraient atteindre, les moyens dont ils disposaient.

Il m'était donc très facile de leur prédire l'échec ou la réussite. Les veines ont toujours été de mon avis.

A leur visage, je voyais bientôt qu'ils buvaient mes paroles comme vin doux; alors comme la Tortue qui se sent en sûreté, j'allongeais mon cou, j'agitais les pieds et les mains; je parlais haut et avec assurance. Un riche salaire venait récompenser mes travaux.

Vous savez que la Tortue n'a rien de plus précieux que ses œufs. Sans le moindre orgueil, elle creuse un trou profond et les y dépose nuitamment. Elle ne les quitte qu'après avoir soigneusement nivelé le sol sur eux; ensuite, elle n'y touche plus.

J'ai enfoui de même les riches honoraires qui m'étaient remis, et ce dépôt soigneusement fait, je partais aussi pauvrement vêtu qu'avant, vivant de poisson salé et d'herbes ébouillantées. Car, oncques ne vîtes Tortue attablée à succulent repas.

Malgré les veines très apparemment dessinées que certaines personnes portent sur leur visage, il arrive parfois que ces personnes, atteintes d'une maladie grave que malheureusement nous ne pouvons deviner, voient celles-ci disparaître. C'est la déveine!

Ces personnes ignorantes, au lieu de soigner leur maladie, s'en prennent à notre clairvoyance.

En tempête, elles crachent sur nous leur dépit, ce qui ne les guérit pas!

Que fait la Tortue durant la tempête? Elle rentre sa tête, ses pattes et sa queue sous la carapace et, impassible, attend la fin.

Vous n'ignorez pas, Confrères, que les téméraires qui veulent braver la tempête reçoivent du sable dans les yeux, ce qui nuit à la clarté de la vue.

J'ai fait comme la Tortue; je me suis terré dans la tourmente; celle-ci une fois passée sur mon dos, je portais ailleurs mes pas.

Si je ne gagnais rien, du moins ne perdais-je rien non plus!

Enfin, Confrères, j'ai eu bien soin de demeurer muet comme la Tortue; aussi nul n'a connu mes bonnes et mauvaises Fortunes; cela m'a permis de passer à côté des envieux et des jaloux sans être remarqué par eux.

Et maintenant, allez, Confrères, sans esprit de concurrence, je vous souhaite bon succès.

Ce devin était un sage !

En ce monde, les Maîtres abondent ; malheureusement, quoique suivant après eux ce grand chemin de la Vie, nous passons, sans les lire, devant ces écriteaux dont ils ont, à notre intention, jalonné la route.

Quand nous voyons luire au loin les richesses, l'avidité nous fait courir. Dans notre course folle, nous ne prêtons pas attention à l'avis :

Ici, on tombe !

Il faut toujours se souvenir que *On* vient du latin *Homo*, et ne signifie pas *Tortue*, mais *Homme* !...

Maurice VERDEILLE.

